

OBJET(S) D'ÉTUDE : Les Réécritures / Le Théâtre : le texte et sa représentation

Séquence F

Électre, un mythe antique au 20^{ème} siècle

Photocopies

Des réécritures entre appropriation & modernisation

1ère partie de l'épreuve - Exposé

Textes étudiés en vue de l'exposé

- A. Sophocle (-496/-406 av. JC.) – Électre (-410) – 1er épisode (extrait)
- B. Jean Giraudoux (1882/1944) – Électre (1938) – Acte II, Scène 8 (extrait)
- C. Jean-Paul Sartre (1905/1980) – Les Mouches (1943) – Acte II, Scène 8 (extrait)
- D. Marguerite Yourcenar (1903/1987) – Électre (1954) – 1ère partie, Scène 4 (extrait)

2nde partie de l'épreuve - Entretien

Études d'ensemble

***Texte matriciel et continuité des mythes
Électre et la vengeance***

Documents et activités complémentaires

Lectures cursives conseillées

Euripide	<i>Électre</i>
Sophocle	<i>Électre</i>
Jean Giraudoux	<i>Électre</i>
Jean-Paul Sartre	<i>Les Mouches</i>

Texte A - Sophocle (-496/-406 av. JC.) – *Électre* (-410) – 1er épisode (extrait)

LE CORYPHÉE

3 Mon enfant, si je suis venue, c'est par intérêt pour ton sort, que je ne sépare pas du mien. Mais, si mes avis ne sont pas bons, je te rends les armes : c'est toi que nous suivrons.

ÉLECTRE

6 J'ai honte, femmes, de vous donner à penser, par mes lamentations, que je manque de sang-froid. Mais c'est la violence qui me contraint à m'y livrer. Pardonnez-moi ! Toute femme bien née, en voyant des attentats contre son père, pourrait-elle ne pas agir ainsi ? Ces scandales que je vois, au long des jours et dans la paix des nuits, fleurir sans cesse bien loin de décliner ? Pour
9 commencer, la conduite de ma mère, celle qui m'a mise au monde, et en qui je trouve ma pire ennemie ; et puis, dans ma propre demeure, cette vie que je partage avec les assassins de mon père : ce sont eux qui me commandent ; ce qui m'est octroyé ou refusé, l'un comme l'autre ne
12 tient qu'à eux. Et tu imagines quelles journées je passe, en voyant Égisthe se carrer sur le trône de mon père, en le voyant porter les mêmes vêtements que lui, et répandre auprès du foyer des libations, là où il l'a fait périr ? Et enfin, suprême outrage, en voyant dans le lit de mon père celui
15 qui nous l'a tué de sa main tenir compagnie à ma misérable mère, s'il faut appeler ma mère celle qui couche avec cet homme ! Oui, elle est assez endurcie pour vivre avec ce monstre sanglant, sans redouter aucun Génie vengeur. Au contraire, comme si elle se riait de ses actes, elle a pointé
18 le jour où jadis elle a traîtreusement assassiné mon père, et ce jour-là elle fait danser des chœurs, en égorgeant chaque mois des victimes en l'honneur des dieux libérateurs¹.

Et moi, infortunée, en voyant cela, je pleure, je me ronge, et je sanglote sur ce festival
21 d'abomination, qu'ils ont placé sous l'étiquette de mon père — mais seule à seule avec moi-même, car on ne me laisse même pas pleurer tout mon saoul autant que mon cœur le voudrait. Elle, cette femme, qui fait profession de noble dignité, me poursuit de ses cris, de viles insultes
24 dans ce goût : « Fille impie, odieuse, es-tu la seule dont le père soit mort ? N'y a-t-il que toi au monde qui sois en deuil ? Si tu pouvais périr de mâle mort, sans jamais obtenir des Dieux d'Enfer de n'avoir plus à geindre comme à présent ! » Tels sont ses outrages. Mais entend-elle quelqu'un
27 dire qu'Oreste reviendra, alors elle ne se connaît plus, elle me hurle à la figure : « C'est à toi que je dois tout cela ! Le nieras-tu ? N'est-ce pas ton œuvre, puisque tu m'as volé Oreste, dans mes
30 bras, pour le nicher hors de portée ? Mais tu me le paieras, tu sais, au prix que cela mérite ! »

Voilà ce qu'elle aboie, et près d'elle son glorieux époux l'excite et l'appuie, cet être qui n'est que
33 veulerie, qui n'est que malfaisance, qui pour livrer ses batailles se fait aider par les femmes ! Et moi, j'attends toujours qu'Oreste me revienne pour qu'il en finisse avec tout cela, et je me consume dans ma détresse. À force d'être toujours à la veille d'agir, il a ruiné tous mes espoirs, ceux que j'avais, ceux que j'aurais pu avoir... Dans une pareille situation je ne suis pas libre de
36 raisonner mes sentiments, ni de les sanctifier. Quand on est cerné par le mal, on est bien contraint et forcé de penser à mal !

¹ : Propos sacrilège.

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS - Séquence F

Texte B - J. Giraudoux (1882/1944) – *Électre* (1938) – Acte II, Scène 8 (extrait)

ÉGISTHE. Et cette justice qui te fait brûler ta ville, condamner ta race, tu oses dire qu'elle est la justice des dieux ?

3 ÉLECTRE. Je m'en garde. Dans ce pays qui est le mien on ne s'en remet pas aux dieux du soin de la justice. Les dieux ne sont que des artistes. Une belle lueur sur un incendie, un beau gazon sur un champ de bataille, voilà pour eux la justice. Un splendide repentir sur un crime, voilà le verdict que les dieux avaient rendu dans votre cas. Je ne l'accepte pas.

6 ÉGISTHE. La justice d'Électre consiste à ressasser toute faute, à rendre tout acte irréparable ?

9 ÉLECTRE. Oh ! Non. Il est des années où le gel est la justice pour les arbres, et d'autres l'injustice. Il est des forçats que l'on aime, des assassins que l'on caresse. Mais quand le crime porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrit sa loyauté, il n'est pas de pardon.

12 ÉGISTHE. Sais-tu même ce qu'est un peuple, Électre !

ÉLECTRE. Quand vous voyez un immense visage emplir l'horizon et vous regarder bien en face, d'yeux intrépides et purs, c'est cela un peuple.

15 ÉGISTHE. Tu parles en jeune fille, non en roi. C'est un immense corps à régir, à nourrir.

ÉLECTRE. Je parle en femme. C'est un regard étincelant, à filtrer, à dorer. Mais il n'a qu'un phosphore, la vérité. C'est ce qu'il y a de si beau, quand vous pensez aux vrais peuples du monde, ces énormes prunelles de vérité.

18 ÉGISTHE. Il est des vérités qui peuvent tuer un peuple, Électre.

ÉLECTRE. Il est des regards de peuple mort qui pour toujours étincellent. Plût au ciel que ce fut le sort d'Argos ! Mais, depuis la mort de mon père, depuis que le bonheur de notre ville est fondé sur l'injustice et le forfait, depuis que chacun, par lâcheté, s'y est fait le complice du meurtre et du mensonge, elle peut être prospère, elle peut chanter, danser et vaincre, le ciel peut éclater sur elle, c'est une cave où les yeux sont inutiles. Les enfants qui naissent sucent le sein en aveugles.

ÉGISTHE. Un scandale ne peut que l'achever.

27 ÉLECTRE. C'est possible. Mais je ne veux plus voir ce regard terne et veule dans son œil.

ÉGISTHE. Cela va coûter des milliers d'yeux glacés, de prunelles éteintes.

ÉLECTRE. C'est le prix courant. Ce n'est pas trop cher.

30 ÉGISTHE. Il me faut cette journée. Donne-la-moi. Ta vérité, si elle l'est, trouvera toujours le moyen d'éclater un jour mieux fait pour elle,

ÉLECTRE. L'émeute est le jour fait pour elle.

33 ÉGISTHE. Je t'en supplie. Attends demain.

ÉLECTRE. Non. C'est aujourd'hui son jour. J'ai déjà trop vu de vérités se flétrir parce qu'elles ont tardé une seconde. Je les connais, les jeunes filles qui ont tardé une seconde à dire non à ce qui était laid, non à ce qui était vil, et qui n'ont plus su leur répondre ensuite que par oui et par oui. C'est là ce qui est si beau et si dur dans la vérité, elle est éternelle mais ce n'est qu'un éclair.

ÉGISTHE. J'ai à sauver la ville, la Grèce.

39 ÉLECTRE. C'est un petit devoir. Je sauve leur regard... Vous l'avez assassiné, n'est-ce pas ?

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS - Séquence F

Texte C - J.-P. Sartre (1905/1980) – *Les Mouches* (1943) – Act. II, Sc. 8 (extrait)

- ÉLECTRE Oreste !
Elle se jette dans ses bras.
- 3 ORESTE De quoi as-tu peur ?
ÉLECTRE Je n'ai pas peur, je suis ivre. Ivre de joie. Qu'a-t-elle dit ? A-t-elle longtemps imploré sa grâce ?
- 6 ORESTE Électre, je ne me repentirai pas de ce que j'ai fait, mais je ne juge pas bon d'en parler : il y a des souvenirs qu'on ne partage pas. Sache seulement qu'elle est morte.
ÉLECTRE En nous maudissant ? Dis-moi seulement cela : en nous maudissant ?
- 9 ORESTE Oui. En nous maudissant.
ÉLECTRE Prends-moi dans tes bras, mon bien-aimé, et serre-moi de toutes tes forces. Comme la nuit est épaisse et comme les lumières de ces flambeaux ont delà peine à la percer ! M'aimes-tu ?
- 12 ORESTE Il ne fait pas nuit : c'est le point du jour. Nous sommes libres, Électre. Il me semble que je t'ai fait naître et que je viens de naître avec toi ; je t'aime et tu m'appartiens. Hier encore j'étais seul et aujourd'hui tu m'appartiens. Le sang nous unit doublement, car nous sommes de même sang et nous
- 15 avons versé le sang.
ÉLECTRE Jette ton épée. Donne-moi cette main. (*Elle lui prend la main et l'embrasse.*) Tes doigts sont courts et carrés. Ils sont faits pour prendre et pour tenir. Chère main ! Elle est plus blanche que la mienne. Comme elle s'est faite lourde pour frapper les assassins de notre père ! Attends. (*Elle va chercher un flambeau et elle l'approche d'Oreste.*) Il faut que j'éclaire ton visage, car la nuit s'épaissit et je ne te vois plus bien. J'ai besoin de te voir : quand je ne te vois plus, j'ai peur de toi ; il ne faut pas que je te quitte des yeux. Je t'aime. Il faut que je pense que je t'aime. Comme tu as l'air étrange !
- 21 ORESTE Je suis libre, Électre ; la liberté a fondu sur moi comme la foudre.
ÉLECTRE Libre ? Moi, je ne me sens pas libre. Peux-tu faire que tout ceci n'ait pas été ? Quelque chose est arrivé que nous ne sommes plus libres de défaire. Peux-tu empêcher que nous soyons pour toujours les assassins de notre mère ?
- 24 ORESTE Crois-tu que je voudrais l'empêcher ? J'ai fait *mon* acte, Électre, et cet acte était bon. Je le porterai sur mes épaules comme un passeur d'eau porte les voyageurs, je le ferai passer sur l'autre rive et j'en rendrai compte. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai, car ma liberté, c'est lui. Hier encore, je marchais au hasard sur la terre, et des milliers de chemins fuyaient sous mes pas, car ils appartenaient à d'autres. Je les ai tous empruntés, celui des haleurs, qui court au long de la rivière, et le sentier du muletier et la route pavée des conducteurs de chars ; mais aucun n'était à moi. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un, et Dieu sait où il mène : mais c'est *mon* chemin. Qu'as-tu ?
- 30 ÉLECTRE Je ne peux plus te voir ! Ces lampes n'éclairent pas. J'entends ta voix, mais elle me fait mal, elle me coupe comme un couteau. Est-ce qu'il fera toujours aussi noir, désormais, même le jour ? Oreste ! Les voilà !
- 33 ORESTE Qui ?
ÉLECTRE Les voilà ! D'où viennent-elles ? Elles pendent du plafond comme des grappes de raisins noirs, et ce sont elles qui noircissent les murs ; elles se glissent entre les lumières et mes yeux, et ce sont leurs ombres qui me dérobent ton visage.
- 36 ORESTE Les mouches...
ÉLECTRE Écoute !... Écoute le bruit de leurs ailes, pareil au ronflement d'une forge. Elles nous entourent, Oreste. Elles nous guettent ; tout à l'heure elles s'abattront sur nous, et je sentirai mille pattes gluantes sur mon corps. Où fuir, Oreste ? Elles enflent, elles enflent, les voilà grosses comme des abeilles, elles nous suivront partout en épais tourbillons. Horreur ! Je vois leurs yeux, leurs millions d'yeux qui nous
- 42 regardent.
ORESTE Que nous importent les mouches ?
ÉLECTRE Ce sont les Érynnies, Oreste, les déesses du remords.
- 45

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS - Séquence F

Texte D – M. Yourcenar (1903/1987) – *Électre* (1954) – 1^{ère} partie, Sc. 4 (extrait)

- ÉLECTRE : Ils n'ont pas eu honte devant moi ; ils n'ont pas employé de pieux mensonges. J'ai tout vu... Non, je n'ai pas vu... J'écoutais mon père mourir. La porte de la salle de bains était restée entrouverte pour laisser échapper la vapeur d'eau. J'entendais le bruit du ceinturon, des souliers tombant un à un sur le sol ; et le bon rire du soldat rentré au foyer s'émerveillant de retrouver ses brosse à leur place, son plat à barbe intact. J'ai vu un bras de femme passer dans l'entrebâillement pour prendre une serviette que je lui tendais, moi, petite fille heureuse de servir à quelque chose. Et la voix faussement gaie s'écriant : « Mais ce chauffage ne va pas, viens donc voir, Égisthe ! » Et la lutte sourde sur le pavé mouillé, et la façon dont elle est sortie, elle, ma mère... Et la façon dont elle retenait la porte, regardant si personne ne venait dans le corridor, partagée entre l'envie de rentrer pour aider son amant et la peur de recevoir un coup qui la défigurerait. Et moi, j'étais là ; trop pétrifiée pour crier, mais ouvrant la bouche toute grande, comme si j'écoutais avec mon gosier, tâchant de séparer l'un de l'autre ces deux bruits presque pareils, l'eau qui s'échappe de la baignoire et le râle d'un père qui meurt. Elle me regardait... Pas un instant, elle n'a cessé de me regarder... Je suis sûre qu'elle se réjouissait que je sois là... J'avais été là si souvent... Je l'avais vue se laisser prendre la taille par Égisthe sur le banc du jardin, sortir au matin de la chambre d'Égisthe, finir sur la desserte le verre de vin d'Égisthe. Pour tout savoir, je m'étais collé l'oreille à la paroi de sa chambre ; je l'avais entendue glousser de joie entre les bras d'Égisthe... Et maintenant, elle était contente de me forcer à entendre ce râle, à voir ce sang couler sous la porte : elle se vengeait de moi autant que du mort.
- ORESTE : Et tu m'as pris par la main, le soir, et tu m'as conduit dans la salle d'armes où on l'avait couché, et de l'autre main tu tenais une veilleuse... Et il était terriblement grand, et affreusement pâle... Et j'ai sangloté si haut, serré contre ta poitrine, qu'ils sont accourus tous les deux, et, assis près de mon lit, ils m'ont veillé toute la nuit.
- ÉLECTRE : Ils s'étaient arrangés pour qu'on ne voie pas la marque des coups... Il était tranquille comme si rien ne pouvait plus lui faire de mal... Pensif comme une statue d'église... Tranquille comme un Dieu.
- ORESTE : Je ne l'ai vu que mort. J'étais trop jeune pour me souvenir de ses brèves visites entre deux batailles, et ce matin qui fut celui du crime, c'est à peine si je l'avais aperçu entre les déploiements de drapeaux. Mais je me souviens des portraits épinglés au mur des fermes, passés de main en main les jours de victoire.
- ÉLECTRE : Ils l'ont tué jeune encore, prêt pour d'autres batailles, mûr pour d'autres victoires qui eussent justifié les premières... Sans lui, le monde se traîne de guerre en guerre, grotesque comme un aveugle qui a perdu son guide... Parce qu'une mauvaise femme a pris un amant, la Grèce a perdu sa seule chance de paix.
- ORESTE : Je me moque de la Grèce... Et je me moque du monde... Que chaque orphelin s'arrange comme il peut d'une perte ou d'une absence... Mais qu'ont-ils fait de nous, ses enfants ?
- ÉLECTRE : Ils ont marié la fille à la honte, le fils à l'exil... Ils ont fait d'elle une bête fauve grondant dans sa tanière.
- ORESTE : Ils ont fait d'Oreste un saltimbanque rôdant par les routes, quêtant les larmes et les sourires, sali par les compromissions de la terre étrangère, cherchant dans chaque protecteur un fragment du père brisé. Ils ont fait de chacun de mes amours une tentative de sauvetage, de chaque ami un complice... Ils m'ont obligé à leur ressembler... Et j'aurais voulu ressembler à l'autre, au mort, à celui qui ne combattait qu'en plein jour, qui ne se méfiait pas, qui, n'ayant pas souffert, n'avait pas besoin de se venger, qui mourut comme un lion le jour de sa première rencontre avec les pièges de l'homme... Ils ont fait pour moi de chaque femme un masque de trahison et d'horreur, s'arrangeant ainsi pour tuer en moi ses héritiers... Ils feront de nous des assassins... Ils nous obligent à les attendre derrière une porte, une hache à la main, comme ils ont attendu mon père...
- ÉLECTRE : Ils ont tué Dieu, le seul dieu que les enfants comprennent, le dieu à l'image duquel ils imaginent Dieu.
- ORESTE : Puisque je l'avais à peine connu, il était vraiment pour moi plus qu'un homme... L'homme était Égisthe, avec ses mains fatiguées pendant, le soir, à la lueur du foyer... Et c'est pourquoi je ne puis pas haïr cet Égisthe, que je veux écraser... Et c'est pourquoi je ne pleure pas mon père... Est-ce qu'on pleure un père ? J'aurais peut-être détesté mon père, s'il avait vécu... Je pleurais parce qu'Égisthe avait tué mon Dieu, et que j'avais peur... Le dieu que les servantes me disaient de craindre et d'imiter, le lointain Tout-Puissant qui me châtiât quand j'avais mal fait.
- ÉLECTRE : Ils ont détruit le bonheur... Ils ont anéanti l'innocence... Est-ce que ce n'est pas assez, pauvre frère, pour les exécuter à leur tour ?
- ORESTE : C'est assez pour souhaiter qu'ils meurent... Et c'est assez pour souhaiter de mourir, de se cacher sous la terre, comme Lui, d'échapper à un monde où l'ordre n'est pas.
- ÉLECTRE : Notre père qui êtes dans la tombe...
- ORESTE : Que votre volonté soit faite...
- ÉLECTRE : Que votre vengeance arrive...
- ORESTE : Et pardonnez-nous nos offenses...
- ÉLECTRE : Puisque nous ne pardonnons pas à ceux qui vous ont offensé.